

# La nouvelle du mois

*Atelier d'écriture de nouvelles*



*Juin 2011*

**L'aimant littéraire**

<http://www.cours-ecriture.org>

**Contact**

**L'esprit livre**, Jocelyne Barbas

Contact@cours-ecriture.org

37, rue des Quintus 86190 Quinçay – France

Tel : 05 49 44 27 69



# La nouvelle du mois

## *Avertissement*

Ces nouvelles ont été produites dans des ateliers d'écriture de L'aimant littéraire. Leur degré d'aboutissement correspond à une étape de formation littéraire de leur auteur. Certains textes comportent des imperfections, des fautes d'orthographe, des maladresses et ne sauraient être assimilés à des textes publiés ou publiables en l'état.

L'aimant littéraire n'intervient pas dans ce cadre en tant qu'éditeur mais uniquement comme animateur du site de *L'aimant littéraire* et formateur.

Cette diffusion n'a aucune vocation commerciale et ne donne pas lieu à versement de droits d'auteur. Ce recueil de nouvelles est diffusé avec l'accord des auteurs qui restent propriétaires de leurs textes.

Ce recueil peut être librement diffusé et donner lieu à de nouveaux échanges entre les membres de L'aimant littéraire.

# Sommaire

<i>Eclat de rire pour Hélène</i> .....	5
<i>Sève noire</i> .....	9
<i>Fleur d'Automne</i> .....	20
<i>Les goélands</i> .....	24
<i>Le vouloir d'aider,</i> .....	33
<i>le pouvoir de tuer</i> .....	33
<i>Appel au crime</i> .....	35
<i>NOE</i> .....	45
<i>L'anniversaire d' Eudes Pearson</i> .....	49
<i>Le radeau vide tangue imperceptiblement</i> .....	52
<i>En savoir plus sur L'aimant littéraire</i> .....	56

# Atelier d'initiation



## Eclat de rire pour Héléna

Jean-Yves Seveno – Carquefou – Loire Atlantique

*Chère Héléna,*

*Je ne me suis pas demandé longtemps à qui j'allais offrir ces pages. A vrai dire, j'avais décidé que ce serait toi la première, avant même qu'elles soient rassemblées en un recueil de nouvelles. Tu en as déjà eu de larges avant-gouts et tu m'as bien aidé.*

*C'est l'occasion d'un regard en arrière, histoire de saisir dans ma mémoire la genèse de cette amitié qui nous lie maintenant.*

*Je te revois lors des cours en amphithéâtre, toi dans les gradins et moi derrière ma paillasse. L'image est fugitive, mais je te vois. J'avais compris que ton projet était particulier, que tu courais beaucoup trop de lièvres à la fois, mais tu étais une étudiante parmi les autres... Comment aurais-je deviné qu'un jour nous deviendrions collègues et amis ? Comment aurais-je pu imaginer que la distance entre le prof et l'étudiante brestoïse s'amenuiserait en complicité ? ..J'essaie seulement de me représenter la tête que nous aurions faite l'un et l'autre à cette époque si quelqu'un nous avait laissé entrevoir cet avenir.*

*Il y a eu un grand blanc de plusieurs années, puis nos routes se sont à nouveau croisées il y a deux ans, au hasard des recrutements. La maladie et la créativité : deux points de rencontres improbables, mais deux points de rencontres tout de même. Je t'ai reconnue*

*comme « ma soeur en solitude » parmi tous ces gens sérieux, académiques, normés, conformes. J'ai découvert en toi la personne qui comprendrait mes petites folies et mes passions; celle avec qui nous pourrions échanger sur les sujets qu'on n'aborde avec personne, par peur de ne pas pouvoir se faire comprendre. Et puis, question santé, tu as donné toi aussi ; tu sais ce que c'est....*

*Notre amitié m'a remis si souvent l'âme à l'endroit que je ne sais pas comment je pourrais te remercier.*

*Et puis, surtout, pendant tout ce temps libéré, tu m'as poussé à développer ce que j'avais envie de faire : écrire. En te rencontrant, je suis devenu davantage ce que je devais devenir ! C'est curieux de regarder ainsi dans le rétroviseur : le sens du voyage, on le trouve après. C'est la Loi. On vit d'abord les événements, puis un jour on en découvre la cohérence cachée. C'était donc pour ça que j'avais capté une étincelle particulière dans ton regard d'étudiante !*

*Merci pour tout ma chère Héléna ; oui, au fil des ans, tu .....*

Je pose mon stylo, incapable d'en écrire davantage. Une tache d'encre s'étale sur le papier, mêlée à une larme irrépressible. Mon émotivité me perdra. Je m'obstine à écrire ces lignes qui doivent accompagner le paquet que je viens de faire maladroitement. Ce sont les cent cinquante feuillets de mon premier recueil manuscrit : je m'étais promis de t'en réserver la primeur, Héléna. Ils sont là, bruts, emballés dans un papier-cadeau spécialement trouvé pour toi. Un papier aux couleurs des artistes que tu aimes.

Rappelle-toi, la semaine dernière, lorsque nous étions attablés au « Ty Jos » devant notre bavette-frites, nous avons commenté avec avidité et gourmandise tes projets de peinture et

mes projets d'écriture. Puis, au beau milieu de la conversation, ta gaité et ton enthousiasme se sont éteints brusquement. A voix sombre, tu m'as confié ton rêve de la nuit précédente : un trou noir dans lequel tu m'as vu. J'étais devant ta tombe, me disais-tu, et je riais aux éclats! Intimement, l'idée te plaisait, car jamais tu n'accepterais que ta mort engendre la tristesse. J'ai cru à ton inquiétude feinte ; j'ai marché comme un seul homme, alors que rêver de ta mort était peut-être pour toi un amusement d'une légèreté incroyable, le signal d'un nouveau départ plus positif. Pourtant, la fin du déjeuner avait perdu tout son charme, transie dans un mur de glace infranchissable

Et puis, hier matin, il y a eu l'appel téléphonique de ton mari. Pauvre Jacques. La journée ensuite : je ne l'ai pas vue passer. Un maelstrom de sentiments broyés; un abîme de chagrin ; un cul de basse-fosse puant. A vomir.

Ma lettre est gâchée, et d'autres amertumes salées sont venues diluer la première tache bleuâtre. Tant pis ! De toute façon, tu ne la liras pas, n'est-ce pas ? Peut-être Jacques y jettera-il un regard lourd, s'il en a l'envie.... Peut-être, dans un mois ou deux, ou jamais.....

Si je veux qu'il le fasse, au nom de notre amitié naissante, je devrai trouver le courage de figoler le paquet-cadeau et d'y glisser mon pauvre courrier. Je devrai ensuite prendre ma voiture pour aller le déposer dans votre boîte aux lettres.

Ce paquet, je l'ai fait une semaine trop tard. Tant pis. Quelle beauté insultante, ce papier couvert de motifs chauds et vifs : il ne correspond plus à rien maintenant. Tant pis pour cela aussi. Mais tu l'aurais aimé, je crois. Comment le saurais-je désormais ? En songe peut-être.

La voix cassée de Jacques me déchire depuis hier matin, comme une lame qui n'en finit pas de remuer dans une plaie. Ce qu'il avait à me

dire était indicible. Je n'ai pas pu l'entendre jusqu'au bout. Sidéré, j'ai raccroché avant. Mais j'avais compris. J'espère que tu n'as pas souffert Hélène ; on dit que l'eau provoque une mort agréable, celle à laquelle tu songeais en secret. Ton Grand Bleu à toi.

J'ai trop mal de toi maintenant. Tu m'avais remis l'âme à l'endroit, mais là, c'est fini. J'ai le cœur à l'envers.

Il me restera une tâche impossible pour t'être fidèle : aller rire sur ta tombe.

## Sève noire

Guillaume Perrier – Villeurbanne - Rhône

*Le vent de la guerre souffle sur la terre des Artemiens. Certains voudraient le calmer, d'autres l'accompagner. Alors prends garde, voyageur isolé, car nulle ne sait lesquels tu pourrais rencontrer.*

Oran se retourna d'un air inquiet. La silhouette qui le suivait depuis maintenant deux jours était toujours derrière lui. A présent, il pouvait la voir plus distinctement. C'était un homme portant une tunique noire, monté sur un grand bai lourdement chargé.

Machinalement, Oran s'assura que les documents qu'il transportait étaient toujours bien assujettis dans ses fontes. Il y a trois jours, son escale malheureuse dans la ville de Thaldir, l'avait mis sur ses gardes. On avait essayé de lui dérober les documents. Oran n'avait pas pu voir l'homme, mais il savait qu'il n'abandonnerait pas aussi facilement. La découverte qu'il avait faite attisait bien des convoitises et des enjeux colossaux étaient à l'œuvre. Des enjeux qui le dépassaient, il s'en rendait compte à présent. Mais malgré les risques, il ne pouvait pas renoncer. La guerre sévissait toujours dans l'est et il espérait que sa découverte permette d'épargner la vie de nombreuses personnes.

L'individu qui le suivait n'avait peut être aucun rapport avec tout ceci. Après tout, cette route était très fréquentée et la présence d'un voyageur isolé n'avait rien de surprenant. Mais Oran préférait envisager le pire. Dans la situation où il se trouvait c'était un gage de survie.

Comme une bourrasque de vent venait fouetter le flanc de la montagne, il resserra les pans de

son manteau. Le soleil baissait à l'horizon. Il devait se remettre en route s'il voulait arriver avant la nuit. Oran talonna sa monture et partit au galop.

Plus d'une heure s'était écoulée lorsqu'il arriva en vue du village de Farden. C'était une petite localité d'une cinquantaine d'âme. Plus un hameau qu'un village, en fait. Isolé à l'ombre du col de Kardis, ses habitants ne voyaient pas beaucoup d'étrangers car l'isolement et la pauvreté des lieux n'incitaient guère les voyageurs à y demeurer. L'endroit parfait pour la rencontre qui allait avoir lieu, se dit Oran. En effet, qui viendrait les chercher dans un endroit aussi éloigné de la civilisation.

L'homme qu'il devait rencontrer l'attendait à *l'Auberge des deux inconnus*. Un nom prédestiné se dit-il, non sans une certaine note d'humour.

Après avoir demandé son chemin à quelques passants qui l'avaient regardé d'un air méfiant, il arriva enfin à une petite place entourée de ruelles sombres. Un silence de mort régnait tout autour de lui, uniquement ponctué par le léger sifflement du vent nocturne.

De l'autre côté de la place se dressait un bâtiment plus haut que les autres. Quelques éclats de voix et une bonne odeur de viande rôtie s'échappaient des fenêtres entrouvertes. Au dessus de l'entrée une pancarte grinçante indiquait « *Auberge des deux inconnus* ».

Oran emmena tout d'abord son cheval à l'étable attenante au bâtiment, puis disparut. Il en ressortit quelques minutes plus tard et entra dans l'auberge.

Lorsqu'il poussa la porte, tous les regards se tournèrent vers lui. Ignorant les coups d'oeil peu engageants que lui lançait la clientèle, il balaya la salle du regard, mais personne n'attira son attention. Il s'installa à une petite table dans le fond de la salle et commanda un poulet de Landoc arrosé d'un cidre roux aux épices, la boisson locale lui avait-on dit.

L'homme qu'il attendait ne tarderait plus à présent. Oran avait déjà eu affaire aux hommes de la Confrérie auparavant. Son visage leur était connu. Quant à lui, il devait s'assurer que l'homme portait un signe distinctif très

particulier. On lui avait dit qu'il avait été blessé à l'épaule ; une blessure au fer rouge suite à un séjour en prison. Plutôt macabre pensa t-il. Enfin, il verrait bien le moment venu.

A mesure que la soirée s'avancait, la salle se vidait peu à peu de ses occupants. Oran commençait à s'inquiéter, son contact n'était toujours pas là. Avait-il été pris ou pire tué ?

Au bout d'un long moment pourtant, il remarqua une femme assise à l'autre coté de la salle. Oran n'y aurait pas prêté attention, si celle-ci ne l'avait pas regardé avec tant d'insistance. D'ordinaire les femmes, surtout dans les campagnes, étaient plutôt timides et réservées et ne se seraient jamais laissées aller à fixer un homme de façon aussi directe.

Mais l'attitude de cette femme était bien différente. Un œil non exercé aurait pu la prendre pour une simple voyageuse, encore qu'une femme seule attablée dans un établissement comme celui-ci avait de quoi intriguer.

Oran avait toujours été d'une grande perspicacité pour juger de la nature des gens et il soupçonnait que cette femme n'était pas ce que son aspect extérieur laissait supposer. Ses traits étaient fins et harmonieux, ses gestes gracieux et pleins d'assurance. Elle portait une tenue de voyage vert-ocre, recouverte de boue et légèrement usée aux extrémités. Malgré cela, et bien que celle-ci essayât de le cacher, il émanait de sa personne une présence très forte et une distinction qu'Oran n'avait guère vu que chez les gens de la noblesse.

Il la vit se lever et s'avancer ostensiblement vers lui.

- Et bien mon mignon on est tout seul ce soir ?  
Envie d'un peu de compagnie ?

Son langage et ses manières vulgaires collaient de moins en moins avec le personnage. Cette femme jouait visiblement la comédie, mais dans quel but ?

- Passez votre chemin mademoiselle, je ne suis pas intéressé.

Mais sans l'écouter, la jeune femme s'assit sur la banquette et vint se coller tout contre lui. Oran

voulut se lever, mais il sentit la pointe d'une lame sous la table.

- Si j'étais vous, je ne ferais pas ça, murmura t-elle.

La voix était maintenant aussi froide que l'acier.

- C'est la Confrérie qui m'envoie. Il paraît que vous avez certains documents pour nous.

Oran resta impassible.

- Ceci ne ressemble guère aux façons de la Confrérie d'envoyer une femme. Qu'est ce qui me prouve que vous faites bien partie de l'Ordre ?

- C'est moi qui pose les questions répondit-elle en accentuant la pression de la lame.

- Je doute que vous soyez assez stupide pour poignarder un homme dans un endroit pareil, lui dit-il.

- Ne tentez pas votre chance avec moi, répondit elle.

Cette fois, Oran sentit la lame lui entrer dans la chair. Pendant quelques secondes les deux individus s'observèrent sans ciller. Enfin, Oran répondit.

- Je ne les ai pas sur moi, mais ils sont en lieu sur.

- Où sont-ils ?

- Venez, sortons.

Toujours sous la menace de l'arme qu'il sentait dure et froide sans son dos, Oran la conduisit dans l'étable. Il faisait très sombre.

Il se dirigea vers un box vide situé près de l'entrée et s'agenouilla pour déplacer une caisse plaquée au mur, derrière laquelle un trou avait été aménagé dans la paroi. Il en sortit une sacoche de cuire qu'il tendit à la jeune femme.

Lorsque celle-ci voulut en examiner le contenu, Oran en profita. Il sauta sur elle et lui saisit fermement les mains. La surprise lui fit lâcher son poignard et elle essaya de se dégager, mais Oran lui maintenait fermement les bras dans le dos.

- Doucement mignonne. Alors vous dites appartenir à la Confrérie, vous, une femme ? Nous allons être rapidement fixés.

Il voulut lui retirer le haut de sa tunique, mais la jeune femme n'était visiblement pas enclin à se laisser faire et se débattit violemment. Oran

avait une carrure impressionnante, malgré cela, il avait toutes les peines du monde à maîtriser la jeune femme qui se débattait comme une furie, tant et si bien qu'une de ses manches se déchira, laissant apparaître une blessure à l'épaule. Oran la lâcha immédiatement et la jeune femme s'éloigna de lui en rampant.

- Vous êtes satisfait... lui lança t-elle.

Oran s'approcha d'elle.

- Par tous les saints.

Elle se tenait adossée près de l'entrée. Pendant un instant, le clair de lune éclaira son bras meurtri. Oran put voir distinctement une boursoufflure à la hauteur de l'épaule. Il reconnut le cercle caractéristique orné d'un trident, le blason des cachots de Taranghul.

Lui tendant la main, il s'approcha d'elle.

- Je... je suis désolé, je devais être sur.

La jeune femme se redressa et lui répondit froidement.

- Maintenant vous l'êtes.

Il voulut l'aider à se relever mais elle écarta violemment sa main. Ne voulant pas répondre à la provocation, il s'éloigna dans le fond de l'étable.

La jeune femme le suivit du regard et le vit revenir avec une poignée de documents qu'il remit dans la sacoche de cuire.

- Vous aviez pris vos précautions, lui dit-elle

- Je ne tiens pas à mourir, du moins pas tout de suite.

- Que contiennent ces documents ?

Oran la regarda longuement, sans répondre.

- Vous vous méfiez toujours de moi, n'est ce pas ? dit-elle enfin.

Il se baissa pour ramasser son poignard et le lui tendit.

- Tenez, vous pourrez en avoir besoin, mademoiselle.

- Je me nomme Cybèle.

- Savez vous ce qu'on appelle de la Sève noire, Cybèle ?

Comme la jeune femme ne répondait pas, il poursuivit.

- C'est une substance végétale, issue de l'arbre de Percéphile. A l'état naturel, elle est inoffensive, mais avec un traitement approprié,

on peut en faire une arme puissante...très puissante.

Voyant le regard qu'elle lui lançait, il ajouta.

- Ne vous méprenez pas, mon objectif n'est pas d'utiliser cette découverte à des fins belliqueuses. Au contraire, je pense que c'est une formidable opportunité pour mettre un terme aux conflits armés qui ensanglantent notre pays depuis des générations.

- Que voulez vous dire par là ?

- Réfléchissez. Si vous étiez le dirigeant d'une pays hostile et que vous souhaitiez déclarer la guerre à votre voisin, n'y réfléchiriez vous pas à deux fois, sachant que vous possédez tous deux une arme capable de vous détruire mutuellement.

- A condition bien sur que votre découverte profite à tous les belligérants.

- Vous me trouvez naïf, n'est ce pas ?

- Naïf et optimiste, une attitude qui ne sied guère à notre époque.

- Vous avez peut être raison, mais je me suis engagé dans cette affaire et je tiens à jouer mon rôle jusqu'au bout. De plus ...

Oran se tut. Il venait d'entendre quelque chose. Soudain, il saisit la jeune femme et l'entraîna sans ménagement dans un box. Se méprenant sur son geste, Cybèle voulut s'écarter, mais d'un signe de tête, il désigna la place.

Un cavalier venait d'arriver. De là où ils étaient, ils pouvaient le voir clairement tandis qu'ils étaient dissimulés à ses yeux. Oran reconnut immédiatement l'homme qu'il avait vu quelques heures plus tôt.

- Diable ! Encore lui, s'écria t-il.

- Vous le connaissez ?

- Non, mais j'ai l'impression que ce cavalier me suit depuis plusieurs jours.

- Moi je le connais, dit Cybèle. Il s'appelle Kell, c'est un assassin.

- Je comprends mieux à présent, répondit Oran. C'est certainement lui qui a essayé de me dérober les documents à Thaldir.

- Vous êtes chanceux. Il aurait très certainement pu vous tuer s'il l'avait voulu.

Le cavalier était toujours immobile sur la place. Il descendit de cheval et tourna la tête de droite

à gauche, comme s'il cherchait quelque chose. Puis menant sa monture par la bride, il se dirigea vers l'étable.

- Il vient par ici, chuchota Cybèle. Venez, il doit y avoir une sortie à l'arrière, passons par là ce sera plus prudent.

De retour dans la salle commune, Oran arborait une mine sinistre. Cybèle avait les yeux fixés sur la porte d'entrée.

- Notre homme ne tardera pas à arriver, il faut décider dès maintenant ce que nous allons faire. Si c'est bien l'homme que je connais, nous sommes vous et moi en grand danger. Il pourrait fort bien repasser à l'action cette nuit même. Nous ne devons plus perdre de temps, donnez moi les documents à présent. Nous sommes beaucoup trop exposés ici.

Discrètement, Oran passa la sacoche contenant les documents à la jeune femme.

- Vous avez raison. Il faut éviter qu'il nous voit ensemble. Il est probable qu'il connaisse mon visage, mais vous il ne vous connaît pas. Prenez les documents et partez d'ici.

La jeune femme glissa la sacoche sous sa cape.

- Je connais un endroit où ils seront à l'abri. Mais vous, qu'allez vous faire ?

- Si cet homme me connaît, il est très certainement ici pour moi. Je n'attendrai pas sagement qu'il me tue dans mon sommeil.

- Ne soyez pas stupide, c'est un assassin expérimenté et je doute que vous soyez de taille à l'affronter. Tenez, voici la clef de ma chambre, attendez moi là, je vais revenir bientôt. Surtout, gardez un œil sur lui, mais ne tentez rien avant mon retour.

Sans plus attendre, Cybèle se leva et se dirigea vers la porte. Au moment où elle allait sortir, le dénommé Kell entra. Les deux individus se croisèrent sur le pas de la porte, mais l'homme ne prêta aucune attention à elle et se dirigea vers le comptoir où il échangea quelques mots avec l'aubergiste. Oran, toujours sur le qui-vive, observa toute la scène avec attention.

L'aubergiste prit les bagages du nouvel arrivant et le précéda dans l'escalier qui montait à l'étage. Oran les suivit discrètement. Il garda un œil sur les deux hommes pendant qu'il cherchait

la chambre de Cybèle. Par chance, celle-ci se trouvait située tout près de l'escalier. Si l'homme sortait de sa chambre, il ne pouvait manquer de l'entendre.

Lorsqu'il entra, Oran eu tout de suite une impression étrange. Lentement, il s'avança puis balaya la pièce du regard. Tout lui parut normal. Alors pourquoi ce sentiment de malaise ?

Le mobilier était des plus simples. Un lit, une table, une chaise et une grande armoire près de la porte. Il s'assit sur le lit et essaya de se calmer en respirant profondément. Mais cela ne fit qu'augmenter son trouble. Il lui semblait percevoir une odeur dans l'air, une odeur de ...de mort. Ne soit pas stupide pensa t-il. Tu es épuisé, voilà tout.

A y réfléchir, ça n'était pas surprenant. Maintenant qu'il était seul, la tension et la peur qui l'avaient tenu en éveil pendant tout ce temps semblaient l'abandonner. Il est parfois surprenant de voir comment les circonstances peuvent pousser un homme dans ses derniers retranchements et mobiliser des forces enfouies au plus profond de lui, qui ne demandaient qu'à s'éveiller.

Lui même, un simple alchimiste, s'était vu dire et faire des choses dont il ne se serait jamais cru capable en temps normal. Ces dernières semaines avaient été les plus éprouvantes qu'il ait jamais connues. Les derniers jours avaient été les pires. Il n'était manifestement plus en état de se fier à son propre jugement. Tout ceci n'était sans doute que le contrecoup de la fatigue.

Il se laissa aller sur le lit, épuisé. Il ne devait pas s'endormir. Cybèle n'allait pas tarder à revenir et il devait garder un œil sur ce Kell. Étrange type, celui là. En le voyant, Oran n'aurait jamais pensé que... Enfin, cela faisait sans doute partie du personnage. A mesure que le temps s'écoulait, les bruits familiers de l'auberge s'estompaient peu à peu. Oran se laissa lentement envahir par cette douce sensation d'abandon qui précède le sommeil. Il était si fatigué. Un instant, juste un instant pensa t-il. Mais épuisé, il tomba dans un profond sommeil.

Lorsqu'il s'éveilla, il faisait encore nuit. Il eut la sensation désagréable d'avoir dormi trop longtemps. Mais quelque chose l'inquiéta d'avantage. Cybèle n'était toujours pas rentrée. Elle aurait dû être de retour depuis longtemps. Il devait certainement lui être arrivé quelque chose. Oran pensa immédiatement à Kell. Il devait s'assurer qu'il était toujours là.

Silencieusement, il sortit dans le couloir et s'avança à pas de loup en direction de sa chambre. La main tremblante, il essaya d'ouvrir la porte. Curieusement, celle-ci n'était pas fermée. Il entra, mais ne vit personne. Son inquiétude grandit. Et si Kell avait su où trouver la jeune femme. Mais oui, ça ne pouvait être que ça. L'assassin l'avait certainement trouvée, peut être même tuée et s'était emparé des documents. Sinon comment expliquer que ni l'un ni l'autre ne soit là. Oran se prit la tête dans les mains, se maudissant lui-même d'avoir fait échouer toute cette affaire.

Tout à son désespoir, il faillit ne pas entendre des bruits de pas dans l'escalier. Au dernier moment, il ferma la porte et se dissimula derrière.

Un homme entra. Lorsqu'Oran reconnut Kell, il se jeta sur lui.

- Qu'est ce que vous avez fait d'elle, espèce d'assassin.

L'homme le regarda avec un regard indéchiffrable.

- Que... que me voulez vous ? De quoi parlez vous ?

- Ne jouez pas la comédie avec moi, Kell. Vous saviez où elle était et vous l'avez tuée.

- Lâchez-moi, espèce de brute.

Sans l'entendre Oran dégaina un couteau de sa botte.

- Je vous jure que si vous ne me dites pas où elle est à l'instant, je vous trucidé sur place.

Aveuglé par la colère, Oran aurait très certainement pu tuer l'homme qu'il avait en face de lui, s'il n'avait été maîtrisé par deux individus arrivés par derrière.

- Hé là, doucement l'ami. Nous arrivons à temps semble t-il.

Oran vit plusieurs hommes envahir la pièce. Ils avaient tous l'uniforme de la garde et le regardaient d'un air dur. L'un d'eux se tourna vers l'homme à terre.

- Vous vous sentez bien, mon seigneur ?

- Oui je... je crois.

Un officier s'avança et l'aida à se relever.

- Votre nom ?

- Je m'appelle Elmert Bartock, négociant à Tel Allamen.

- Et connaissez-vous cet homme, demanda l'officier en désignant Oran.

- Bien sur que non, ce fou m'a sauté dessus dès que je suis entré en hurlant des mots incompréhensibles...

Un autre soldat entra précipitamment.

- Capitaine, vous devriez venir voir ce qu'on a trouvé.

Le couloir était à présent bondé. Le bruit avait attiré tous les pensionnaires de l'établissement qui s'agglutinaient autour de la scène en poussant des exclamations indignées.

Oran, toujours sous bonne garde, fut ramené dans sa chambre et resta muet de stupeur. Les gardes venaient d'ouvrir la grande armoire et à l'intérieur gisait le corps d'un homme, il avait été étranglé. Le Capitaine s'approcha et découvrit son bras. Il avait une blessure à l'épaule. Une cicatrice très ancienne, guérie depuis longtemps.

- Exactement comme la femme nous l'avait dit, s'écria t-il.

Oran était comme sonné. On s'était joué de lui. D'une voix chevrotante, il ne put qu'articuler ces quelques mots.

- C'est elle, elle l'a tué. Depuis le début, c'était elle.

Cybèle contemplait avec calme le soleil qui se levait à l'horizon. Elle venait de passer le col de Kardis. Le village de Farden n'était plus qu'une forme vague dans la vallée. Machinalement, elle remua son bras droit pour évacuer la douleur. La blessure qu'elle s'était infligée la ferait souffrir encore longtemps sans doute. Mais peu lui importait. La mission était un succès. Elle avait subtilisé les documents et Oran serait très probablement reconnu coupable du meurtre de

son contact, ce qui permettrait de le discréditer, lui ainsi que ses travaux. Ses commanditaires seraient satisfaits. Néanmoins, elle dut admettre, malgré elle, que l'arrivée de ce cavalier inconnu lui avait grandement facilité la tâche. Dommage, elle avait éprouvé une brève affection pour ce jeune homme. Mais ses sentiments ne comptaient pas, seule comptait la mission.

Comme elle s'éloignait dans le soleil du matin, une violente bourrasque de vent balaya le col, amenant avec elle le bruit des tambours avant la bataille. *Souffle le vent, souffle...*

## Fleur d'Automne

**Dame Aelys – Bonnetan – Gironde**

Un beau jour d'automne, un cri s'élève. Un cri ? Non, un vagissement. Ce pauvre gargouillis, sorti de mon tout petit corps, c'est le mien. Je viens de naître après une lutte sans précédent contre d'affreuses cuillères dures et froides venues m'extirper de mon doux et chaud cocon - depuis quelques temps pourtant devenu un peu serré - mais où j'étais si bien, au chaud, en apesanteur...

Mon père pleure, des étoiles plein les yeux et ne peut dire aucun mot, tandis que ma mère, elle, attend encore sa délivrance. Il faut dire que je lui en ai déjà fait voir d'avant d'être jusqu'à avant de naître...

« Mais pourquoi elle ne crie pas ? » s'inquiète-t-elle pourtant...

Eblouie par tant de lumière, je cligne des yeux, mais je ne vois vraiment rien, j'ai les yeux encore tout faibles... Par contre, je sens très bien cette sensation glaciale sur ma peau encore humide et fumante, et j'entends parfaitement ce son si fort et si désagréable dans mes oreilles ! Au secours, mais qu'est-ce qu'il m'arrive ???

Une poigne ferme a agrippé mes pieds, me soulève vivement. Ah, c'est quoi ? J'ai un de ces vertiges ! Tous mes sens sont en alerte... Je me crispe un peu.

Vlan ! Voici que je ressens une brûlure cuisante sur mon postérieur... Quelque chose vient de me heurter. J'ai mal. Et bien sûr, il se passe ce qu'il se passe dans ce cas-là... J'ouvre grand la

bouche, je ferme mes poings minuscules, de l'air froid entre très vite (trop vite !) dans ma bouche, dans ma gorge, s'engouffre dans ma trachée, mes bronches, jusqu'aux toutes petites alvéoles de mes poumons qui s'emplissent enfin d'un peu d'oxygène...

« Eeeeeuuuuuaaaaaaaaaaaaaah ! »

Cette fois-ci ma mère pleure... Elle peut enfin respirer, elle qui depuis quelques secondes était en apnée, comme moi... J'ai poussé mon premier cri. Juste le jour de l'automne, quand les feuilles sont dorées, rouges, marron, feu... Quand les feuilles tombent...

Tiens, moi aussi je tombe ! Je me sens lourde, si lourde, quelle horreur !

« Mon bébé, ma toute petite, tu cries comme un canard... » s'exclame-t-elle.

Un canard ? Je ne suis pas un canard ! J'ai cessé de pleurer, je tente de regarder de qui vient ce son, j'écoute cette voix. Je la connais cette voix. Elle m'a bercé depuis quelques mois, depuis que j'ai des oreilles... Elle me rassure...

« Coucou ma toute belle, c'est Maman. Comme je suis heureuse de te prendre enfin dans mes bras, tout contre moi. De t'accueillir enfin ! »

J'ai froid...

Je la regarde toujours. Mais ma peau est violacée. Et ça, ma mère, ça l'inquiète...

« Pourquoi elle ne dit plus rien ? » s'affole-t-elle.

Couvrez-moi...

La sage-femme me prend tout à coup, et me revoici partie loin de cette voix rassurante. Maman ? Où es-tu ? Parles-moi encore, j'ai peur...

Quelque chose me touche, me palpe, me tourne dans tous les sens, des mains m'attrapent, me tapotent... Encore des choses dures et glacées, mais cette fois, elles entrent dans ma gorge, j'étouffe !

Où es-tu Maman ?

J'ai froid, j'ai peur, les sons rassurants s'éloignent deviennent cotonneux. Je n'entends plus Maman... Ni Papa d'ailleurs. Ma vue se brouille...

Trou noir.

XXX

Mes parents pleurent encore... Mais tout a changé. Tout ce temps pour me mettre au monde, et voici que je leur fait faux bond...

Je suis un ange. Une ange d'automne. Eux qui m'avaient rêvée déjà, deux ou trois ans plus tard, courant et riant à perdre haleine dans les feuilles, vous savez, ces feuilles, rouges, jaunes, or, orange, feu, bariolées...

Ces feuilles qu'ils balaient aujourd'hui chaque jour et depuis tout ce temps... Ces feuilles d'automne qui viennent recouvrir de leurs couleurs mordorées ma toute, toute petite tombe. Aujourd'hui, je ne suis plus qu'une grande étincelle dans leur cœur. Et elle y brille pour toujours.

Pour Maman qui m'a espérée pendant toutes ces années... Je n'ai été que quelques minutes sa petite Fleur. Leur Fleur d'automne. Quelques instants seulement. Mais leur chagrin lui, sera éternel... A chaque anniversaire.  
(A Fleur, ma toute petite lueur...)

NDLR : Les textes en italique illustrent les pensées de l'enfant, qui raconte son histoire d'un point de vue extérieur.



## Les goélands

Jean-Yves Seveno – Carquefou – Loire Atlantique

L'été se languissait. Le manège du port s'était tu; les effluves de barbe à papa envolés. Sur les quais, la musique des haubans sur les mâts chantait pourtant d'éternelles vacances. Tout en savourant cette belle soirée de septembre, Hervé Guidou surveillait les goélands criards qui se disputaient en tournoyant autour du toit de sa maison avant de s'y poser. L'un des fantômes blancs piqua à le frôler en lui jetant un cri de serrure rouillée.

Se fixer à PIRIAC pour sa retraite fraîchement acquise, Hervé se demandait si c'était le bon choix, sa vie n'ayant été qu'une vaste indécision. Célibataire farouche, il l'était devenu car il n'avait jamais su dire oui ni non à plusieurs femmes qu'il avait aimées et finalement déçues. Cet ours mal léché possédait indéniablement un grand cœur dont il ne savait pas encore se servir.

Quelques jours après son arrivée, ses pas l'amènèrent chez «Lacomère», bar-restaurant très connu dans le pays. La jeune serveuse qu'il n'avait pas vue s'approcher lui souriait, amusée en écoutant finalement la commande :

- Oh, pardon ! Une bière bretonne s'il vous plaît. Une Telenn-Du.

Les yeux d'Hervé vagabondaient parmi les maquettes de bateaux, longues-vues, poulies, flotteurs de pêche, sabres d'abordage qui surchargeaient le décor. Une vraie caverne des «frères de la côte» ; même le patron portait un accoutrement de pirate. Heureusement que la

jeune fille n'avait pas eu l'idée de s'enlaidir elle aussi. Sa petite robe courte laissait voir de jolies jambes bronzées, son sourire à fossette et son regard direct retenaient l'attention. Nata -sans doute le diminutif de Nathalie, ou Natacha- revint quelques minutes plus tard avec la Telenn-Du ruisselante. C'est juste à cet instant que plusieurs coups secs furent frappés à la vitre. Hervé sursauta et se retourna vivement, le temps d'apercevoir une silhouette blanche décoller du minuscule appui de fenêtre : un goéland.

- Bigre, ils sont entreprenants ici ces emplumés !

Ravi, Hervé pensait au film «les oiseaux» d'Hitchcock, puis à ses chères légendes celtiques, se plaisant à imaginer un soupirant de la petite Nata réincarné en goéland.

Le passage chez Lacomère devint rapidement un rite.

La population estivale se clairsemait de plus en plus. Nata, pleine de finesse sous ses airs de poupée, était d'une gentillesse qui avait fini par toucher Hervé. Elle lui évoquait confusément l'enfant qu'il n'avait jamais eu, faute d'avoir ouvert les yeux au bon moment. Mais cela, il ne voulait pas se l'avouer, de même qu'il n'aurait jamais voulu reconnaître que sa passion pour la pêche était tombée au dernier rang de ses priorités. Il avait l'âge d'être grand-père et n'était même pas père. Ce signal d'alarme clignotait douloureusement en lui. Un drôle de bonhomme que ce GUIDOU ! Solitaire bourru, il attirait certaines personnes comme la confiture attire les guêpes et repoussait les autres comme un dépotoir. Le fumeur de pipe intellectuel déguisé en marin rustaud ne cessait de les surprendre, et ils n'aimaient pas ça, être surpris, les piriacais. Ils préféraient les évidences simples.

On parlait de plus en plus de «Monsieur GUIDOU», supputant le meilleur et le pire car on

l'avait vu attablé aux terrasses des cafés de Piriac, engloutissant des ouvrages tels que «Les mystères de l'Île Dumet», «Les oiseaux marins de Bretagne» ou «l'histoire des naufrages sur les côtes de Loire-Atlantique».

Hervé avait été particulièrement captivé par cette terrifiante histoire du Grey Gannet en 1955. Le petit navire de 30 tonneaux, tout neuf, fut retrouvé intact et abandonné en baie de Vilaine, au large de Mesquer. Le pont portait des traces étranges. Les mêmes traces furent retrouvées sur l'Île Dumet, mais personne ne revit plus jamais l'équipage. Il lut aussi l'histoire du couple Fleury de Valois, descendants des capétiens, qui y vécut plus de trente ans. Leur activité fut principalement une mystérieuse recherche de quelque chose dont ils n'ont jamais voulu parler, mais qui était selon eux d'une importance capitale pour l'humanité. Comment expliquer ces années de réclusion volontaire alors qu'ils détestaient la mer et ne supportaient pas les goélands innombrables à Dumet ? Hervé essayait de s'imaginer seul sur cette île en compagnie des oiseaux marins. Pourquoi ? mais pourquoi pas ?

Un soir, on frappa vivement et légèrement au carreau. Hervé revit pendant une fraction de seconde l'intrusion du goeland chez Lacomère. Mais ce fut un visage de femme aux cheveux sombres et aux yeux rieurs qui s'encadra dans la fenêtre.

- Nata ?

La voix lui parvint amortie au travers de la vitre :

- Oui, c'est moi. Je vous dérange ? Est-ce que je peux entrer ?

- Mais non, pince-toi Hervé !! Cette fille n'est pas l'extraterrestre qui a enlevé l'équipage du Grey Gannet et que Fleury de Valois a cherché vainement toute sa vie durant. Un instant, le fait d'énoncer cela lui fit froid dans le dos. Qu'est-ce

que cela signifiait ? Il eut la désagréable impression que quelqu'un avait pensé pour lui.

Songeur, il ouvrit à Nata qui lui brandit joyeusement sous le nez un sac dans lequel s'entrechoquaient quatre «Telenn-Du».

- Cadeau du patron ; ou plutôt cadeau de Nata avec la bénédiction du patron. C'est pour arroser la fermeture, et comme il vous aime bien..... Enfin, moi aussi, je vous aime bien. Alors...

Après un court silence elle ajouta vivement :

- J'avais envie de vous dire au revoir. C'est mon dernier jour, la saison est finie. Vous étiez un fidèle ; et puis...

- Et puis quoi ?

- Hé bien, je voulais parler un peu ; comme ça.....de quelque chose....

- Allez, entre. On va les boire ces Telenn-Du, tout en «parlant un peu».

Dans la cheminée, une flambée chassait la fraîcheur. Ils s'installèrent de chaque côté, sur les fauteuils, et le décapsuleur cliqueta dans le silence, presque en même temps que les deux «pchitt». En écho, des goélands ricanèrent. Frisson agacé d'Hervé qui engloutit une goulée de bière et interrogea Nata du regard.

Elle répondit par deux hochements de tête de droite à gauche, puis ajouta :

- Mon vrai nom, ce n'est pas Natacha, mais Nathanaëlle, c'est moche hein ? Mais je sais qu'à vous, je peux le dire; .....j'ai toujours peur qu'on se moque de moi.

- Mais pourquoi me dis-tu cela ?

- Je ne sais pas ; j'ai envie d'être vraie, c'est tout ; comme ça, vous savez mieux à qui vous parlez ; et puis, je vous fais confiance, moi.

- ...?.....toi ?

- Ce n'est pas le cas de tout le monde ici. Je peux bien vous le dire puisque que vous, vous allez rester pour votre premier hiver.

Perplexe, mais devinant tout à fait ce que la jeune fille sous-entendait, Hervé but encore

quelques gorgées pour se donner le courage d'entendre ce qu'il redoutait. Sans avoir bu, Nata poursuivit :

- Vous connaissez les histoires qui traînent au sujet de l'île Dumet ? Enfin, je sais que vous les connaissez, puisque vous avez lu des bouquins là-dessus ; je vous ai vu plusieurs fois...

- Mais encore ?

- Les estivants, ils trouvent que c'est folklorique. Par contre, il y a quelques personnes d'ici qui commencent à raconter n'importe quoi. Ils disent que vous les espionnez, mais que ça va leur porter malheur. Ils ont peur maintenant qu'ils savent que vous allez rester cet hiver.

- Peur ? Peur de quoi ?

- Le fils Rio, en relevant ses casiers, il vous a vu plusieurs fois rôder en bateau autour de l'île Dumet. Il croit que vous cherchez quelque chose ..... quelque chose de.....de caché...

- Je faisais juste quelques repérages au sondeur, pour le cas où le virus de la pêche me reprendrait ! Mais tu sais, je ne suis pas très motivé en ce moment.... Effectivement, je me demande si j'ai bien fait de me fixer ici.

- Je n'osais pas vous en parler, mais .....

- Tu sais Nata, je vais même te dire une chose : il y en a qui racontent que je suis un vieux vicieux qui drague les jolies petites minettes dans les bars de Piriac !

Nata piqua du nez, mais releva aussitôt la tête, grave, un peu gênée :

- Oui, elle a dit ça la mère Guérineau à la boulangerie, mais c'est dégueulasse.

- Bon, écoute Nata, j'espère que personne ne t'a vue entrer ici ce soir, sinon je vais être habillé pour l'hiver et toi pour l'été prochain !

Eclats de rire, un peu forcés...

Plusieurs goélands se querellaient sur le toit, puis la joute se déchaîna. L'un des protagonistes vint se planter sur le rebord de la fenêtre et de son bec frappa plusieurs fois au carreau. L'œil gris-bleu pâle observa quelques secondes l'intérieur de la maison, puis disparut d'un coup d'ailes....

Nata enchaina :

- Vous savez monsieur Guidou, moi je n'y crois pas trop à ces trucs là, mais il y a des jours où ça me fait à moitié peur quand-même. Pour vous, c'est cet hiver que je crains.

«Ces trucs là» : que voulait-elle dire exactement ?

- Ne t'en fais pas pour moi Nata !

- Merci monsieur Guidou ; je peux vous faire la bise ?

Et Hervé se laissa faire, éprouvant une émotion délicieuse qu'il n'avait jamais ressentie jusque là. Si c'était ma fille ? Mais non, elle n'est rien pour moi.

- Vous voulez bien que je vous appelle Hervé ? Elle n'attendit pas la réponse et s'éloignait déjà en agitant la main.

Emu, davantage qu'il ne l'aurait voulu, Hervé s'efforça de conclure d'une voix nouée :

- Merci Nata, merci pour les bières, et pour....

Mais la distance et les cris des goélands avaient couvert les derniers mots que Nata n'entendit même pas. Elle s'en allait pour de bon, et lui restait avec sa solitude.

Les jours suivants furent encore plus sombres avec les grandes marées d'équinoxe et ses tempêtes généreuses. Hervé aurait apprécié de pouvoir oublier ses doutes et sa morosité en allant mouiller ses casiers, mais le temps n'était pas praticable. Les casiers attendraient. Le feu s'activait par à-coups dans la cheminée qui fumait désagréablement, accompagnant les longues ruminations de son propriétaire.

Hervé ne se reconnaissait pas ; rien ne se passait comme il l'avait envisagé et l'isolement se faisait cruellement ressentir. Les commerçants lui adressaient peu la parole, juste le minimum requis avec le sourire commercial, histoire de garder le client bizarre qui avait finalement l'audace de s'incruster.

Le joli souvenir de Nata lui apportait heureusement un peu de douceur. Tendresse et nostalgie le ramenaient inexorablement au constat du grand ratage dans sa vie : ne pas avoir su fonder une famille à aimer.... Il s'était laissé emporter par d'autres passions sans avoir saisi l'essentiel au bon moment. Voilà ce qu'il ressassait, amer, mille fois par jour depuis qu'il avait embrassé Nata.

Les histoires de l'île Dumet conservaient malgré tout un attrait mystérieux dans lequel il se réfugiait. Quel secret recelait donc cette île avec les prétendues galeries souterraines que l'on disait habitées par des êtres venus d'ailleurs, ceux-là même qui avaient capturé les hommes du Grey Gannet ? Pourquoi Robert Fleury de Valois qui détestait les goélands les avaient-ils supportés pendant ces longues années ? Ses motivations devaient être hors du commun.....

Jusqu'en novembre, Hervé Guidou vécut tiraillé entre ces étrangetés et son souci de se faire accepter par les habitants. Les soupçons qui pesaient sur lui restaient vivaces. Deux images puissantes hantaient ses nuits : la frimousse enjouée de Nata aussitôt chassée par l'œil cruel d'un grand goéland.... Hervé commençait à se préoccuper sérieusement de sa santé mentale, se cramponnant à son scepticisme scientifique qui se fissurait de jour en jour. Sa solitude au milieu de l'hostilité calculée des piriaicais, voilà ce qui le détruisait. Les gesticulations assommantes des goélands sur son toit et leurs coups d'œil répétés à sa fenêtre lui tapaient sur les nerfs.

Le mois de janvier fut moralement difficile. Début février, il était devenu anxieux au point de craindre pour sa propre vie. Alors, dans un sursaut d'énergie, il émergea de son imaginaire défaillant et décida d'en avoir le cœur net. Il piétina ses angoisses, comme un homme qui se lève en rejetant d'un coup les draps dans lesquels il dormait.. Nous étions le 10 février. Barr-Avel, le petit pêche-promenade, et son patron sortirent du port, mettant le cap sur

Dumet. Hervé, muni de cordes et d'outils de terrassement aborda rapidement sur l'île. Comme la mer était calme, il ne se donna pas la peine d'aller jusqu'à l'une des deux plages de galets. C'est sans doute cette décision qui scella son destin. Il avait amarré son bateau au sud-est, au pied de la petite falaise qu'il escalada le plus vite qu'il put. Soudain, malgré la nuit, les cris de centaines de goélands se déchainèrent, ainsi que de violents claquements d'ailes. Surpris et effrayé, Hervé lâcha ses outils. Ses pieds accrochèrent le manche de la pelle et avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, il tomba la tête la première sur les rochers en contre-bas. Les oiseaux s'étaient tus aussitôt, et on n'entendit rien d'autre qu'un affreux craquement d'os.

Plusieurs jours après, l'alerte fut donnée par un plaisancier, inquiet de ne pas voir Barr-Avel au mouillage habituel. En ce même temps, la vigie du sémaphore aperçut l'embarcation dérivante. Bien entendu, elle était vide et les recherches s'orientèrent vers l'île Dumet. Le corps fut retrouvé à l'endroit de la chute, dévoré par les goélands. Les assassins n'avaient même pas eu besoin de tuer avant de se repaître ; s'ils étaient là, ils restèrent discrets, leurs yeux pâles et fixes scrutant les lieux du drame. La solitude angoissée de monsieur Guidou l'avait perdu.

Un silence obstiné plane toujours sur cette affaire qui fut classée sans suite au terme d'une enquête aussi stérile que celle du Grey Gannet. La maison d'Hervé fut mise en vente sans succès ; on n'achète pas une maison maudite car on ne sait jamais..... Aux dernières nouvelles, elle est toujours à vendre.

Nata n'est plus jamais revenue à Piriac.

# Atelier de formation



## **Le vouloir d'aider, le pouvoir de tuer**

**Jodelagloire, Québec, Canada**

May allait et venait de dix à quinze fois par jour avec ces messieurs, elle était fort appréciée de ceux qui préféraient les enfants. Native de la petite ville de Liuyang, province du Hunan, dans le sud de la Chine, elle avait à peine 16 ans. Pour échapper au désespoir, elle acceptait de bon gré l'esclavage au Canada. Elle était prête à n'importe quoi pour garantir la survie de sa famille. Elle souriait tout le temps, un sourire d'ange qu'elle esquissait même lorsque brutalisée, car l'important était ailleurs, là-bas au pays. Son métier, prostituée de service dans un salon de massage de Vancouver. Une fleur de lotus dans un limon boueux.

Je l'ai rencontré lorsque j'œuvrais depuis peu comme travailleuse de rue auprès de ces naufragés du monde. Je me suis évidemment prise de tendresse pour May et je l'ai apprivoisée. Elle me parlait de ses conditions de vie d'aujourd'hui et de celles d'hier avec les siens. Elle me raconta que la tenancière prélevait une bonne partie de ses gains puisqu'elle se chargeait d'acheminer l'argent à ses parents. Jamais May n'avait de communication avec sa mère, car sa clandestinité ne lui permettait pas, lui disait-on, de recevoir de courrier. Elle était si naïve, n'ayant aucune possibilité de vérifier que les sous se rendaient à destination, elle était tout de même confiante.

Je doutais de la crédibilité de celle qui encaissait, alors, petit à petit, très délicatement, j'ai incité May à me confier cette responsabilité l'assurant que je contacterais sa famille; elle aurait enfin le réconfort de savoir qu'ils profitaient tous bien de son labeur. Elle me donna rendez-vous le lendemain pour me remettre la première somme, mais après quelques jours sans la voir, je m'enquis au bordel où l'on me fit comprendre qu'elle n'y travaillait plus.

Je n'ai jamais su ce qui était arrivé et je me reproche encore de n'avoir pas prévu les conséquences de mon geste. J'avais été plus naïve qu'elle, car je ne soupçonnais pas qu'en voulant aider, on pouvait tuer.

## Appel au crime

Maryline Guérin, Villebougis, France

- Attention les yeux, ma petite Luce, tu risques le traumatisme à vie !
- Mon pauvre Thomas... Tu me crois tombée de la dernière pluie ou quoi ?
- Je ne doute pas de ton expérience en matière de macchabées, mais là, c'est pour la fashion victim cachée en toi que je m'inquiète !
- Ne me dis pas qu'il est encore plus mal fringué que toi, j'te croirais pas !

Tailleur mini-jupe résolument perché sur 10 cm de talons aiguilles, Luce était habituée aux blagues vaseuses de ses amis et néanmoins machos de collègues. N'empêche qu'ils avaient beau dire, le charme était un atout non négligeable lors des interrogatoires difficiles : allez savoir pourquoi on se confiait plus facilement à la bimbo de service qu'au gorille poilu jusqu'aux narines.

Après avoir contourné le massif de tulipes où gisait le corps, Luce put enfin constater l'étendue du désastre :

- Oh le pauvre ! Tu crois qu'il s'est habillé comme ça tout seul ou qu'on l'a forcé ?
- Y'a vraiment que ça qui t'inquiète ? Le gus git dans une mare de sang, le crâne défoncé, et ce que tu vois, c'est ses fringues ! T'es vraiment incroyable !
- C'est toi qui es incroyable ! Tu trouves ça surprenant qu'un mec aussi mal fagoté se fasse lyncher ? Le haut en rayures verticales rouges et jaunes, le bas en rayé horizontal vert et

marron... faut pas être sensible de la rétine, je te jure !

- Tu es sérieuse, là ? Ce pauvre bougre ne s'est quand même pas fait tracter à cause de son goût de chiotte, faut pas exagérer !

- Oh, je rigolais... Qu'est-ce qu'on a comme info ?

- Le type a quitté son travail vers minuit, hier soir. Ce parc se trouve sur son trajet de retour, mais comme tu peux le voir, il n'est jamais arrivé chez lui.

- Qui l'a découvert ?

- Une petite dame qui promène son chien tous les matins... Imagine le choc : elle a retrouvé son bichon adoré en train de lécher le sang sur le crâne du défunt – à mon avis, y'en a un qui va être privé de papouilles pendant un moment !

- Très drôle, Thomas... t'as vraiment l'âme d'un poète quand tu t'y mets. Des témoins ?

- Un clodo à l'entrée du parc, mais ses souvenirs sont irrécupérables, noyés dans la bibine.

- On connaît son identité, au moins ?

- David Martin, vingt-quatre ans, serveur au "Suleika" depuis huit ans. Sans histoires, ni de petite amie attirée...

- Normal, très peu de femmes sont daltoniennes, c'est génétique paraît-il.

- Bon, un peu de sérieux, arrête de blaguer avec son look, ça devient relou. De toute façon c'est pas ça qui l'a tué.

Luce se retourna une dernière fois avant de quitter le lieu du crime, fit une moue dubitative et lança :

- Quoi que...

Enquête de routine auprès du patron du Suleika ; comme d'habitude, c'est Luce qui se chargea de l'interrogatoire, tandis que Thomas inspectait les lieux.

- Sa façon de se vêtir ne posait pas de problème avec vos clients ?

Détaillant Luce de haut en bas, le patron du bar ébaucha un sourire goguenard aussitôt découragé par le regard assassin de Luce, puis répondit :

- Au début, j'ai essayé de lui imposer la tenue du petit cafetier modèle, noir et blanc, mais franchement il semblait tellement mal à l'aise qu'il était encore plus choquant qu'au naturel. Que voulez-vous ? Le serveur standard tient du pingouin, le mien tenait du perroquet - il faut de tout pour faire un monde !

- Lui connaissiez-vous des ennemis ?

- Sûrement pas, y'avait pas plus gentil que lui. Jamais une parole de travers, jamais de mauvais poil, toujours prêt à rendre service... Je ne l'ai jamais vu s'embrouiller avec qui que ce soit mais bon, je ne suis que son employeur ; si ça se trouve, c'était un type infect dans la vie privée.

- De la famille, peut-être ?

- Non, je crois que c'était un gamin de la DDASS. Il a passé toute son enfance dans une famille d'accueil, au fin fond de nulle part, parmi les poules et les vaches. À dix-huit ans, il en a eu mare et il a fait ses valises, direction Paname. Il me semble qu'il les voyait plus, p't'être même qu'y z'étaient morts.

- Sinon, rien à signaler ces derniers temps ?

- Pas à ma connaissance. Avec le soleil, on venait de ressortir les tables. David adorait servir en terrasse... Ah si, au fait, il y a trois jours, une donzelle plus très fraîche a exigé qu'on baisse le store, à cause de sa peau soi-disant hypersensible au soleil... Forcément, comme la belle saison est en avance, je n'avais pas encore eu le temps de vérifier si tout fonctionnait, et la mistinguette m'a pétié un scandale en beuglant qu'elle me tiendrait pour personnellement responsable si sa truffe se couvrait de taches de son... une vraie furie !

- Vous croyez qu'elle aurait pu s'en prendre à votre serveur ?

- Elle ? Avec ses quarante-cinq kilos toute mouillée ? Vous rigolez, j'espère ?

- Non, on ne rigole pas, on recherche un assassin., s'énerva Luce. Autre chose ?

- Faut voir... Toujours avec mon histoire de store, c'est David qui s'est occupé d'appeler un réparateur. Le mec s'est radiné dans l'heure qui suivait et a tout remis en ordre en deux temps trois mouvements. Super efficace mais, en y repensant, je lui ai trouvé un drôle d'air...
- Comment ça un drôle d'air ?
- Disons qu'il ressemblait plus à un rond-de-cuir qu'à un manuel !
- Plus précisément ?
- La quarantaine, plutôt petit, brun, le haut du crâne dégarni, des lunettes comme des culots de bouteille, l'air coincé du bulbe si vous voyez ce que je veux dire...
- Je suppose que vous avez les coordonnées de ce monsieur, une facture par exemple ?
- Ben, euh, non... Y va me l'envoyer, je crois...
- Je vois... Je vous conseille de nous retrouver l'adresse de toute urgence. On ne doit écarter aucune piste, a fortiori ceux qui ont un "drôle d'air".
- Oh ben ça, y'a rien de plus copieux en spécimens rares qu'une clientèle de bistrot, vous pouvez me croire ! Entre l'alcool qui s'assoit là à 9 heures du mat' et qui reste toute la journée à reluquer le bol de cacahuètes, celui qui vient tous les lundis matin annoncer que l'apocalypse est pour le lendemain et qui fait fuir toute la clientèle avec des cris de cochon qu'on égorge, la petite demoiselle du dessus qui vient faire son marché parmi les puceaux du baby-foot... je dirais presque que c'est le quidam normal qui est une denrée rare !
- D'accord. Réfléchissez à la question et appelez-nous si quelque chose vous revient, même si ça vous semble insignifiant, on ne sait jamais.
- OK, pas de problème. Et si je retrouve l'adresse du gars, je vous fais signe.
- Y'a plutôt intérêt, ainsi que la facture avec TVA et tout le tintouin, sinon...

Luce tourna dédaigneusement le dos au cafetier, histoire de l'impressionner : rien ne l'énervait plus que tous ces mecs qui se croyaient au-dessus des lois, même pour des broutilles.

De retour au bureau, Luce et Thomas firent l'état des lieux : un mort, pas de témoin sérieux et un échantillonnage complet de la bizarrerie humaine en guise de coupables potentiels... Maigre butin.

- Que penses-tu de ce rafistoleur de stores aux airs de comptable borné ? avança Thomas.
- Il a dit borné ? Pour ma part, j'ai entendu "coincé du bulbe".
- Oh, joue pas sur les mots : borné, coincé du bulbe, c'est du pareil au même !
- Pas du tout : borné, ça veut dire que les neurones n'ont pas eu le loisir de se développer comme prévu ; coincé du bulbe, ça veut dire que tout était a priori normal et ce n'est qu'ensuite que ça s'est gâté. Nuance énorme !

Luce réfléchit un instant puis reprit :

- Qui tu appellerais, toi, si tes stores se... coinçaient ?
- ... du bulbe, je suppose ? J'ai compris : je fais le tour des techniciens de dépannage. Tu m'accompagnes ou tu explores la branche piliers de comptoir ?
- Je t'accompagne, j'ai trop peur que tu te sentes perdu sans moi...

La liste des entreprises spécialisées dans le store était assez brève et leurs patrons furent catégoriques : la description que leur avait faite le cafetier ne correspondait à aucun de leurs employés.

- Ma pov' dame, si vous saviez tous ces imposteurs qui se font passer des professionnels, un vrai fléau ! Les clients ne les appellent jamais deux fois, mais en attendant, ces fumistes nous ôtent bel et bien le pain de la bouche.
- Comment se font-ils connaître ?
- Petites annonces, distribution de prospectus dans les boîtes aux lettres...

L'idée fit tilt dans l'esprit de Luce et Thomas, qui rendirent aussitôt visite au patron du Suleika, peu ravi de les voir débarquer :

- Des pubs ? Tous les jours j'en ai dix tonnes sous ma porte ! Si vous croyez que je garde tout... je regarde même pas pour tout vous dire !
- Auriez-vous l'amabilité de vérifier, s'il vous plait ? Il y a de fortes chances pour que votre employé se soit inspiré de l'une d'entre elles pour appeler un dépanneur.

Le "s'il vous plait" et l'air dédaigneux avaient fait forte impression sur le cafetier, qui se mit à farfouiller dans des piles de paperasses derrière son comptoir en poussant des soupirs outragés. Luce ne tarda pas à s'impatienter devant l'évidente mauvaise volonté du bonhomme :

- Alors, ça vient ? Vous voulez que je vous aide, peut-être ?
- Non, je crois que j'ai trouvé ce qu'il vous faut.

Il tendit à Luce une liasse d'une dizaine de feuillets, sur lesquels avaient été gribouillées quelques annotations : "délai 3 jours", "150 € l'heure", "pas de réponse", etc. Enfin quelque chose de concret à se mettre sous la dent. Il ne leur restait plus qu'à dénicher le "coincé du bulbe".

Bien entendu, ils tombèrent sur les répondeurs et durent dans un premier temps se contenter de jauger au timbre de voix - pas évident. Néanmoins, leurs oreilles se redressèrent de concert aux intonations du suspect N° 4 :

- Si ça c'est pas une voix de "coincé du bulbe", je veux bien être pendu, déclara Thomas.
- Ne compte pas sur moi pour aller te décrocher ! En attendant, au boulot. C'est quoi l'adresse de ce... "Serviceman" ?
- Ce n'est pas indiqué. Je fais une recherche sur le numéro.

Trois minutes plus tard, Thomas s'écria joyeusement :

- Je l'ai - enfin, on l'a ! On y go ?
- Lorsque Serviceman revint à son domicile ce soir-là, aux alentours de dix-huit heures, il eut un geste de recul en voyant les enquêteurs se

diriger vers lui ; réaction qu'il réprima aussitôt en affichant un sourire mielleux. Machinalement, il remonta ses lunettes jusqu'en haut du nez et termina son geste en ramenant une mèche imaginaire derrière son oreille droite.

"Ne l'effarouchons surtout pas", pactisèrent Luce et Thomas d'un frottement de coudes.

- Nous aurions quelques questions à vous poser au sujet de certaines de vos interventions dans le quartier des Bannes. Avez-vous quelques instants à nous accorder ?

- Euh... oui, pas de problème. Aujourd'hui ou ça peut attendre un autre jour ? Parce que là...

Ignorant la question, Luce poursuivit :

- Nous avons eu du mal à vous trouver, Serviceman. Ça ne vous arrive jamais de laisser une facture à vos clients ?

Ce n'était donc que ça : un banal contrôle fiscal. L'homme se détendit.

- Je suis très en retard, en effet. J'travaille tous seul, alors la compta, je fais ça quand j'ai le temps. Le problème, c'est que j'ai pas souvent le temps. Vous savez, après treize ou quatorze heures de travail... Autrefois, c'était ma mère qui s'occupait de ça, mais la pauvre est décédée il y a six mois.

- Toutes nos condoléances. De quoi est-elle morte ?

- De vieillesse, je crois.

- Vous croyez ???

- Oh, elle n'était pas tellement vieille en réalité, mais tellement usée par la vie, si vous saviez ... Toute sa vie à travailler pour des exploiters de première, ça vous arrange pas la santé.

- Par contre, vous dites qu'elle faisait aussi votre compta. Vous la déclariez, évidemment ?...

L'homme se mordit la langue. La conversation prenait une tournure qui ne lui plaisait pas des masses. Il n'y était pourtant pour rien dans la mort de sa mère, il ne fallait pas exagérer ! Il

n'accepterait pas qu'on insinue des trucs pareils. Ils verraient bien, ces bons à rien de gratte-papier, quand il leur aurait expliqué la réalité des choses, qu'il y avait eu bien d'autres phénomènes pour ruiner la vie de sa mère ! et s'il y avait quelqu'un à accuser ici, ce n'était sûrement pas lui !

- Ma mère a travaillé toute sa vie chez les Ridot. Le père Ridot, c'était un sacré saligaud. Douze heures par jour, qu'il la faisait travailler ! Quand j'étais petit, elle était même parfois obligée de m'emmener avec elle quand elle devait rester tard pour terminer un travail. Et moi, je m'endormais dans un coin, en attendant qu'elle finisse.

Le regard de Serviceman s'était assombri. Embarqué dans ses souvenirs d'enfance, il parlait douloureusement, mécaniquement, comme la rivière qui déverse ses eaux troubles dans le fleuve anonyme, direction l'océan... Inspirer la pitié, ça marchait à tous les coups ! Après ça, les gens étaient prêts à toutes les gentillesse avec vous, pour se racheter de vous avoir si mal jugé.

- Combien de fois je l'ai vue se faire maltraiter par son patron, sans oser se révolter ! Et moi, tout seul sous les montagnes de tissus bariolés, les poings serrés pour ne pas exploser de colère, pétrifié de peur, impuissant...

Un mot alerta Luce :

- Quels tissus ?

- Ridot était à l'époque le fabricant de stores le plus prospère de la région, vous savez, ces stores à grandes rayures multicolores ? Elles sont encore gravées dans ma tête, ces affreuses zébrures où je me recroquevillais, comme le louveteau dans sa tanière alors que les chasseurs sont en train d'assassiner sa mère...

Le regard captivé des enquêteurs soulagea Serviceman : encore une fois, il avait fait

mouche avec son histoire à faire pleurer dans les chaumières.

Luce reprit la parole avec douceur :

- Parlez-nous de ces rayures, vous voulez bien ?

Soudain, l'esprit de Serviceman se troubla. L'intérêt de ses interlocuteurs avait-il réellement à voir avec l'apitoiement ? À bien y réfléchir, rien n'était moins sûr.

Pourquoi l'image de ce grand mec dégingandé, qui l'avait appelé pour réparer son fichu store au Suleika faisait-elle soudain irruption dans sa mémoire, justement maintenant ? Au début, il l'avait trouvé hyper sympa, ce type, puis quelque chose s'était affreusement embrouillé dans sa cervelle et après, c'était le trou noir, béant et profond.

Jusqu'à ce que Luce lui parle de rayures. Faut dire qu'il faisait fort, le mec, avec ses fringues. Il fallait croire qu'à un moment pas fait comme un autre, la configuration des rayures vertes avec les rayures rouges avait dû reproduire l'exacte réplique de son refuge textile, un soir de septembre vieux de plus de trente ans, à la suite duquel sa mère n'avait plus jamais été la même, détruite à jamais. Incapable de détacher son regard de l'agrégat de couleurs assassines, Serviceman s'était, comme un automate, embusqué jusqu'à la nuit aux abords du Suleika. Il avait suivi le serveur, s'était emparé d'une clé anglaise, premier outil pris au hasard dans la boîte qu'il tenait en bandoulière, puis en avait asséné une série de coups frénétiques sur le crâne du malheureux. Juste pour faire taire l'insupportable palette de couleurs, obliger les pigments à dégouliner jusqu'à dilution absolue...

Le visage blotti dans ses mains, Serviceman implora :

- Rassurez-moi, j'veus ai pas raconté tout ça à haute voix, hein ?

- Eh si, mais ne vous inquiétez pas, c'est mieux comme ça. De toute façon, on aurait fini par vous mettre le grappin dessus.

Le temps de lui passer les menottes, Luce s'enquit auprès de Thomas :

- Au fait, t'es bilingue, toi ?
- Pas trop, pourquoi cette question ?
- A cause de la clé anglaise, pardi !

## NOE

Cridel, Guillestre, France

RABELAIS aurait été de bon conseil s'il avait rencontré Noé. il lui aurait assuré que :

*« Boire est le propre de l'homme. Boire bon et frais. Et de vin, divin on devient. »*

Hélas, l'Histoire réelle n'a pas permis entre les deux hommes ce rendez-vous uchronique autour d'un verre de vin bon et frais !

Noé se repose à l'ombre d'un bel olivier. Cet arbre, il l'a planté, le jour même où l'arche s'est posée sur le mont Al Joudi en l'an – 2970. Il se souvient de sa hâte à gagner le rivage, son besoin de sentir la terre sous ses pieds, d'humer son parfum, de planter les quelques plantes emportées à la va vite, l'olivier, trois ceps de vigne, promesses de récoltes futures. Enfin la faire sienne, la nommer : « Nakshivan » : Nak, le navire, Schivan, posé, arrêté ». Oublier l'immensité de l'eau sous le déluge.

Il se repose, jetant un œil distrait au troupeau qu'il est censé surveiller. Il entend au loin les rires des femmes, le cliquetis des métiers à tisser, les cris des enfants.

Il boit à la cruche l'eau du puits proche. Il tente de retrouver en bouche la saveur du vin, perdue il y a bien longtemps - il approche de ses neuf cents ans - depuis ce jour funeste où il s'est condamné à une unique boisson : l'eau... à croire que sa vie a été placée sous ce signe unique, dès l'instant où Yavhé lui ordonna : « Entre dans l'arche, toi et toute ta famille. Je t'ai vu seul juste à Mes yeux parmi cette

génération... Car la terre s'est corrompue devant Dieu et s'est emplie de violence »

Noé se revoit, tsadik, un juste aux yeux de Dieu, bon cultivateur, plantant avec soin les trois vignes, assurant les vendanges, entassant les grains de raisin dans des jarres et goûtant à la première piquette de sa cave.

Hélas (ainsi le transcrit la Genèse), « Il se mit à boire du vin et s'enivra et il se dénuda au milieu de sa tente... »

La violence a été de son fait.

Il voudrait oublier ce jour d'ivresse où il est apparu dévêtu, hagard devant ses fils...

Et sa honte, sa rage... sa volonté de faire disparaître toutes traces de son inconduite, lui, le Patriarche qui se montra nu et saoul à ses enfants. Il ne peut plus les regarder en face.

Il renie ses fils Sem, Cham et Japhet. Il ne sait pas qu'il transforme le cours de l'Histoire. Ses fils ne seront pas à l'origine de l'ensemble des peuples de la Terre ; sa lignée est brisée. Abraham ne verra pas le jour. Cette rupture rendra impossible l'apparition des trois religions du Livre.

Il arrache, brûle les trois ceps de vigne, autodafé ; casse les jarres de vin, le pressoir, carnage. Par ces gestes symboliques, il supplie Yavhé de lui pardonner ce moment d'égaré. Il croit tourner une page de sa vie en éradiquant le vin dans le monde ; il bouleverse celle des hommes à venir. Dans les temps futurs, le vin ne conduira pas le bal des réjouissances : les Bacchantes échevelées, à demi-nues, ne célébreront pas les mystères de Bacchus, le dieu du vin. Dyonisius ne sera pas honoré dans les pays grecs, couronné de pampres, tenant la grappe de raisin, le ciste mystique. Il n'engendrera pas ripailles, rixes, viols, guerres, morts sur les routes, femmes battues par les maris délirants, SDF poivrots, cirrhoses du foie, délirium tremens. Il ne sera pas communion pour les croyants. Jésus ne prendra pas une coupe, ne la donnera pas à ses apôtres en disant :

« Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour le pardon des péchés ».

Mais de pardon, dans cette histoire autre, aucun besoin. L'alliance change de camp.

Noé, bouleversé par cette épreuve, s'est retiré sous sa tente, refusant de parler, atterré. Sa femme Haykêl, compatissante, le guide sur la voie de l'acceptation, de la modestie, de l'abandon du pouvoir. Peu à peu, elle le relègue à une place médiocre, gardien de troupeau, lui qui fut le juste d'entre les justes.

Il fut un temps où ses enfants tout jeunes l'écoutaient avec respect raconter l'histoire d'Adam et d'Ève, leurs lointains aïeux. Aujourd'hui, ses arrière-petites-filles éclatent de rire : « Quelle invraisemblance, Ève créée de la côte d'Adam, quel conte de machos, gloussent les gamines, c'était bon au temps ancien quand les hommes avaient le pouvoir sur leurs femelles. Elles se tenaient devant eux courbées, comme la côte qui se brise si l'on tente de la redresser ! Quelle sottise : une dent aurait aussi bien fait l'affaire ! »

Oui, les temps ont changé et le voici, aujourd'hui, dans sa grande vieillesse, comme exilé sous l'olivier. Tenant en cachette un petit commerce : il débite les poutres de cèdre de l'Arche abandonnée et vend aux voyageurs amateurs de reliques ces éclats de bois précieux. Ivrogne, il ne l'est plus. Filou, oui ; malgré son grand âge il en rit dans sa barbe ! Haykel tient bien trop serrés les cordons de la bourse !

Il rumine le passé. Il se rappelle la première assemblée de femmes, leur volonté de créer un monde harmonieux, d'instaurer la paix, de respecter toute vie sur terre. Alors lui échut la tâche de domestiquer les brebis, de les surveiller, les tondre, aidé par les hommes du village. Les femmes avaient découvert comment filer la laine, un petit bout de bois doté d'un

crochet leur permettant d'attraper le fil et de l'enrouler autour de la branche. Ce fut leur force. Elles n'ont cessé de développer leur art, filant, cardant, bientôt inventant le métier à tisser. De leurs mains, naissaient couvertures, tapis, coussins. De mères en filles, ce savoir faire, patrimoine familial, sera transmis de génération en génération et assurera la richesse des communautés du Moyen-Orient.

Noé ne sait rien de ce futur, alors qu'en l'an – 2110, dans sa neuf cent cinquantième année, il s'éteint. Il est enterré selon la coutume. Des mains pieuses l'entourent de précieux tapis, des kilims brodés de motifs chamaniques, dessins de losange, symbole de la fécondité féminine et de la fertilité, fleurs de chardon, ces fleurs qui s'accrochent à la laine comme les femmes enfantant s'accrochent à la vie. Ce langage sacré des signes est seul connu des prêtresses qui adorent la Déesse-Mère. Elles prient pour qu'il lui porte chance, qu'il trouve le chemin vers Éden, le jardin des délices.

Noé, dans la mort, reste tributaire des incantations des femmes.

## L'anniversaire d' Eudes Pearson

Serge De La Torre, La Drôme, France

Au bord d'une route, un soir de pluie, un drôle d'anniversaire et de douloureuses questions?

Dans ses pas lourds, échauffés par l'asphalte, résonne la colère.

Les nuages noirs font masse à l'ouest. Il sera mouillé sous peu. Depuis le Havre, il n'est vraiment plus personne. On ne le prend plus en stop par politesse. Ici, il n'est plus le fils de la Ferme des Rinthes, plus le fils d'un Conseiller Général du Pays de Caux, plus petit fils d'un parachuté américain, grand héros du 6 juin 1944. Il n'est réellement plus rien. Il a seulement mal. Vidé, il est! Tiens, crever ? Presque ce serait une idée. Mais, il est mort déjà. Tué d'un papier à entête en plein cœur, ce matin : sidéré tout du long, il était... Il a écouté, comme on regarde couler son sang, quand on ne voit pas de plaie, qu'on a pas même de douleur. Puis, il a foutu le camp. En courant. Pour vomir d'abord. Dans sa chambre, ensuite... Pour pleurer. Enfin dehors, vers la route. Sans un au revoir. Sans merci, surtout!

Il n'a rien emporté dans son sac à dos. Juste ses papiers d'identité. Tiens, ça le fait bien rire ! Il les jettera p't-être tout à l'heure ! Quelques euros au fond du porte-feuille. Mais surtout, cette maudite chemise bleue en carton, avec les quelques feuillets qui l'ont mis sous terre.

L'émotion prend enfin toute son ampleur.

Lentement il réagit. Presque, il pense. Et c'est pire !

Mais y z'ont été fous, les vieux ! Attendre le jour de ses dix-huit ans pour l'assassiner ! C'est pas Dieu possible. On peut pas être si con ? On

saigne pas un cochon d'un coup ; on l'étourdit d'abord.

Enfin, plus les vieux ! Perry et Paul... Faut qu'il s'habitue... Perry qui se rongait les moignons: déjà au bord des larmes, avant même que ça commence. Elle devait se douter de ce que cela donnerait.

Et puis Paul, décidé, efficace, presque technique :

- Tiens fils, voilà la vérité...T'es un homme, maintenant. On t'aime, fils! N'oublie jamais ça, on t'aime! Tu seras toujours notre fils. Après on fera la fête à tout casser. Tu verras nos cadeaux... Super !

Lui aussi les aimait, mais là, il aurait pu les tuer. C'est pour ça qu'il a fui. Pour ne pas les tuer...

En y pensant, bien sûr qu'il s'est douté!

Les hésitations des amis, de la famille... Les siennes : au moment d'ouvrir les bras, il s'est souvent tenu un temps suspendu trop loin des autres, sans logique aucune.

Comme glacé au fond: à l'origine, en fait. Emoussé du cœur, en somme.

Les mots aussi, qui lui faisaient plus mal qu'à d'autres, tous les « fils de chien, fils de pute, bâtard.... ».

Comme si ses muscles savaient, ils avaient une envie de se battre pour les mal aimés.

Et puis ces histoires à l'eau de rose, à la télé: y chialait à tous les coups et y savait pas pourquoi ?

Et sans oublier, « l'anniversaire » fêté deux fois : le dix-neuf novembre, normal! et trois mois après.

Parce que « Pour nous, c'est là que tu es né! » Juste ça, jamais d'explication. Un rite !

Et aussi ce rêve d'un enlèvement! mais ça, peut-être que ça compte pas.

Sur cette route, il ne sait pas vraiment où il va, à Paris, sans doute... il faut bien...Mais d'où vient-il donc? Merde!

Les copains, ces rats bienheureux au lycée, se moquaient parfois de son nom, Eudes Pearson.

Ça sonnait comme un présage, il s'en rend compte. Aujourd'hui, c'est pire. Il n'a même plus ça.

Il n'est plus le fils Pearson, celui de la « douce Perry qui boit son petit calva à la bouteille, en catimini le soir au salon ».

Ni celui de Paul, «le bon Paul qui bosse, comme un fadât pour l'avenir de son unique rejeton et le bien de ses administrés ».

Même pas Eudes ! Même ça, c'est qu'un prénom choisi par un fonctionnaire mal inspiré de Sisteron, parce qu'on était un 19 novembre.

- Quel arbre peut se construire sans ses racines ? hurle-t-il au ciel, en pleurant dans la pluie qui tombe à saut.

Eu de personne! C'est ça ?

Accouché sous X. Abandonné, anonymement, par sa mère et un homme qui montaient vers Paris.

## Le radeau vide tangué imperceptiblement.

Nouchka Favez, Vallorbe, Suisse

La plaine est immense. Nul être, nulle bête, des fleurs, que des fleurs clairsemées croissant presque sans eau au milieu de la caillasse. Au loin, un point flou bouge, avance, grossit, une silhouette se découpe et vibre dans un mirage de chaleur. C'est le Petit ! Il marche lentement posant ses pieds délicatement entre les cailloux. Quelques herbes sèches se frôlent, et grâce à un doux zéphyr un récital de viole envahit l'espace. Il s'assied sur le sol juste à côté d'un groupe de coquelicots des roches qui n'en finissent plus de rougir, c'est qu'ils sont timides. Coincé entre deux pierres un plan de séneçon, plus déluré le reluque et demande tout de go :

- T'as l'air bien bizarre toi, d'où viens-tu, de la lune ?

- Je ne sais pas ! et toi tu le sais ? répond Le Petit amusé.

Vexé, le séneçon se courbe un instant loin du Petit, puis déclame très fier :

- Je parie que tu viens de cette région solitaire que les habitants appellent « Là-Bas »

- Oui, je pense que je viens de « Là-Bas » rétorque le Petit joyeusement.

Déambulant furtivement, un magnifique lézard violacé arborant un ventre tirant vers le jaune hésite puis s'arrête sur une écorce pétrifiée. Le Petit émerveillé s'en approche, le saisit, le caresse doucement et lui chuchote quelques mots inaudibles. Aussitôt, le reptile frémit, s'enroule, se déroule et dans un léger chuintement du lait mauve agréablement parfumé suinte de ses écailles.

- Ah, que t'es sympa, j'avais si faim. Merci !

Goulument, le Petit se régale en attrapant les gouttes du précieux liquide dans sa bouche grande ouverte, comme celle d'un oisillon affamé. Rassasié et plein d'énergie, il reprend sa route sans oublier de saluer respectueusement les fleurs curieuses, les herbes musiciennes et le reptile nourricier.

Une piste s'avère tracée entre la végétation éparse. Le Petit l'emprunte résolument et longe une colline à flanc de coteaux. Le paysage est splendide, la couleur ocre de sa terre contraste harmonieusement avec son dur ciel bleu et son air d'une pureté de désert. De là il admire en bas dans la vallée, l'immobile serpent gris d'une rivière, bordé d'arbres verdoyants. Il choisit de rejoindre ce paradis émergé de la pampa et amorce une périlleuse descente, remplie d'obstacles naturels.

Déboulant de nulle part, de gros papillons à la voilure extraordinaire le précèdent comme pour lui montrer la voie la plus agréable.

- Est-ce que vous êtes de vrais papillons ? demande le Petit très impressionné.

- Nous, des papillons s'exclament en cœur la multitude volante et froufroutante ! Tu n'y es pas, drôle d'individu que tu es.

- Alors vous êtes qui ? à voltiger ainsi en troupes ?

- Nous sommes des âmes errantes et nous attendons qu'on nous emmène « Là-Bas »

- Ah ! bredouille Le Petit un peu surpris.

Puis il continue son périple en silence, ne sent aucune fatigue et marche plusieurs heures. Il n'a pas faim, le lait du lézard l'a nourri pour longtemps. Se rapprochant du cours d'eau, il distingue des milliers de vaguelettes qui sous une lumière implacable reproduisent un effet de rivière de diamants. Plus près, changement de couleur. L'immobile serpent gris s'est transformé en une longue étendue d'eau, délicatement ombragée. Çà et là, des langues de sable jaune s'alanguissent et se fondent dans l'eau où transparaissent des tons d'un vert bleu limpide. Charmé, le Petit trempe ses pieds. « Ah quel

bienfait, quelle fraîcheur délicieuse ! » Soudain son attention est sollicitée, un objet s'approche flottant en aval, une sorte de radeau ; mais que transporte-t-il ? Le Petit forme ses mains en lunette pour mieux identifier l'extravagant bateau qui projette, par intermittence, des faisceaux aveuglants. Buttant sur un rocher, le singulier esquif s'arrête net. Le Petit n'a pas souvenir d'un ustensile aussi particulier. La cohorte des âmes errantes réapparaît ondulant gracieusement dans les airs.

- C'est un caddie, on l'utilise pour faire ses courses dans les très grands magasins, lui susurre un papillon plus gros que les autres.

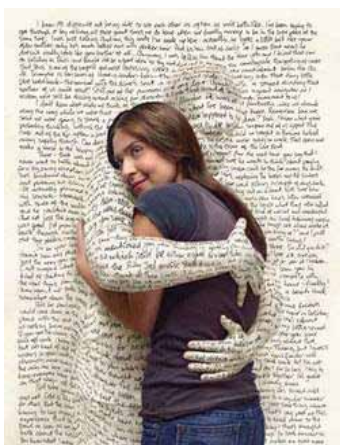
Le Petit observe l'engin, accroché à la barre de poussée du caddie, il y a un rétroviseur de motocyclette chromé qui lance des éclairs. C'était donc ça qu'il a vu tout à l'heure. Un jeu entre feuillage et soleil. Amusé, il sautille, et le voilà debout près d'une grosse flaque, il se découvre à l'envers, silhouette blanche, évanescence, enrobée de soie transparente. De grands yeux noirs qui brillent étrangement le regardent intensément, c'est la première fois que son image lui est renvoyée. Au bord de l'eau, un buisson s'est trop penché et danse avec le courant qui l'affleure, il contemple le Petit avec émotion qui n'a pas le temps de reprendre ses esprits. La cohorte des lépidoptères s'approchent de lui et murmurent dans un bruissement délicat :

- Voilà ce que nous pressentons, Petit ! Nous, les âmes errantes métamorphosées en papillons, devons aller « Là-Bas ». Nous espérons que tu es venu pour que nous soyons délivrées de notre errance interminable.

Perplexe, le Petit s'arrête pour méditer. Le papillon en chef, le plus coloré, l'encourage et déclame avec emphase :

- Comme disait mon cousin Anthony, il faut s'offrir quinze gentilles minutes pépère tzarrible à mirer Gogre et Tous Ses anges et Ses saints dans son soulier gauche, le mozg plein à péter de lumières.

Le Petit répète mentalement cette phrase incongrue. Un fulgurant déclic. La flèche de la révélation lui traverse l'esprit. A l'aide d'une branche souple il arrime la bizarre embarcation, escalade le panier grillagé du caddie, s'installe à l'intérieur, se saisit du rétroviseur comme d'un manche à balais. Aussitôt l'engin vire de bord, se couvre d'un scintillement d'or éblouissant et s'élève dans le ciel pour planer lentement jusque « Là-Bas ». A sa suite, les âmes errantes agitent leurs ailes multicolores et s'agglutinent à leur ange sauveur, pour se dérouler en une somptueuse chevelure chamarrée. Au loin tout disparaît tel un dessin qu'on efface. Sur les flots le radeau vide tangue imperceptiblement.



## En savoir plus sur *L'aimant littéraire*

L'aimant littéraire. Il vous accompagne dans vos créations que vous soyez débutant ou un auteur expérimenté. Possibilité de prise en charge financière des formations dans le cadre d'un DIF ou d'un CIF (salariés français). Contact : <mailto:contact@cours-ecriture.org>

◀ **L'atelier d'initiation** vous permet de vous familiariser avec l'écriture en atelier, sans engagement, gratuitement durant 30 jours et de découvrir l'univers de la nouvelle en toute liberté (commentaires libres des membres uniquement).

>>> S'inscrire : [http://www.esprit-livre.com/crbst\\_30.html](http://www.esprit-livre.com/crbst_30.html)

◀ **L'atelier de formation** Un cursus complet en trois ans. Les deux premières années sont destinées à acquérir les bases de l'écriture de la nouvelle et les règles des principaux genres littéraires. La troisième année est consacrée à la réalisation d'un recueil de nouvelles personnelles. Trois sessions indépendantes de 11 mois. **Commentaire assuré et détaillé par un écrivain pour chacun de vos textes.**

>>> En savoir plus : [http://www.esprit-livre.com/crbst\\_7.html](http://www.esprit-livre.com/crbst_7.html)

>>> S'inscrire : [http://www.esprit-livre.com/crbst\\_29.html](http://www.esprit-livre.com/crbst_29.html)

◀ **Formation d'animateurs et d'intervenants en ateliers d'écriture.**

Pour ne plus s'improviser dans un métier complexe, cette formation de 9 mois vous donnera de sérieuses bases pédagogiques, des clés pour créer des ateliers d'écriture originaux. Elle vise à professionnaliser des acteurs de terrain. Un forum est mis à disposition des stagiaires afin de mutualiser leurs travaux, leurs réflexions tout en ayant des contacts réguliers et personnalisés avec leur formatrice. >>>

En savoir plus : [http://www.esprit-livre.com/crbst\\_26.html](http://www.esprit-livre.com/crbst_26.html)

◀ **La librairie les arts de l'écrit** : <http://www.artsdelecrit.com/>